

Hannah Arendt et l'économie

Notes de séminaire

Marlyse Pouchol

Université de Reims Champagne-Ardenne

LE 20 FÉVRIER 2013, LE
SÉMINAIRE « LES
APRÈS-MIDI DE
PHILOSOPHIE ET
ÉCONOMIE » (PHARE-
PARIS-I) ACCUEILLAIT
À LA MAISON DES
ÉCONOMISTES
MARLYSE POUCHOL
POUR UNE
INTERVENTION SUR
LE THÈME « HANNAH
ARENDT ET
L'ÉCONOMIE »

Le titre est large. Il était possible d'hésiter entre deux orientations : soit parler de la critique que Arendt fait de l'économie, soit partir du livre sur l'impérialisme pour montrer comment Arendt fait une critique du capitalisme autre que celle de Marx. L'analyse s'appuie sur ces deux orientations mais ne les traite pas.

Depuis longtemps, j'étudie le travail chez Arendt, notamment à partir de la distinction entre l'action, le travail et l'œuvre. L'intérêt de Arendt est de permettre de penser le travail domestique différemment de ce que font les économistes. La façon dont Arendt pense le travail permet de penser les tâches domestiques, elle fait même de ces dernières l'archétype du travail.

Le travail chez Arendt

Arendt présente le travail dans sa réalité la plus triviale : il est l'activité qui permet la reproduction de la vie et de l'habitat. Le travail concerne les êtres qui ne vivent pas directement dans la nature. Pour elle, il ne produit rien de tangible, sinon des biens destinés à la consommation. Le travail est donc perpétuellement à recommencer, puisque sa production est consommée quasi-immédiatement dans le processus vital. Du coup, le travail ne peut pas disparaître, on ne peut pas s'en libérer, il ne peut pas être remplacé, sauf à employer des domestiques. Arendt souligne son opposition à Marx qui fait du travail la plus haute activité humaine avec un phénomène d'aliénation. Marx donne selon elle trop d'importance au travail et le fait que le travail se fasse collectivement, en usine ou manufacture, ne change pas sa nature pour elle. Cette surestimation du travail chez Marx vient de l'attribution au travail des caractéristiques de ce qui est pour elle l'œuvre. Une fois que l'on accepte la distinction entre travailler et œuvrer, la nouveauté des temps modernes apparaît : toutes les activités se réduisent au travail. Ce n'est pas une déshumanisation du travail, mais une extension du travail à toute activité, et donc la disparition de l'œuvre. Le critère pour distinguer travail et œuvre est la durabilité de ce qui est produit. Par exemple, le boulanger travaille (il élabore des produits destinés à entretenir la vie et qui ne sont pas durables), l'ébéniste qui fait une table, destinée à durer plusieurs générations, œuvre. Ce critère n'a pas de sens dans la théorie économique. Il se rattache à l'évaluation que la société fait de ce qui est produit. Sous cet aspect, toutes les actions qui aboutissent à des choses ayant une valeur pour la société seront considérées comme du travail. Cette expansion du travail, qui correspond à la disparition de l'œuvre, est un des méfaits de la modernité.

Qu'est-ce qui fait penser Arendt autrement ?

Elle est née en 1906, en Allemagne, et connaît la montée du nazisme. Elle cherche à comprendre l'apparition des régimes totalitaires, mais il s'agit moins de comprendre la source de ces régimes que de comprendre pourquoi il y a eu absence de réaction à la montée de ces régimes. Le fait que le totalitarisme se soit imposé veut dire que la pensée, c'est-à-dire le jugement, s'était mise en sommeil. L'idéologie transforme des idées en faits incontestables. Le principe qui fonde les régimes totalitaires repose sur un enchaînement logique qui s'impose aux dirigeants et aux dirigés. Stalinisme et hitlérisme se rejoignent sur ce point. Il n'y a pas de « route de la servitude » pour Arendt, plutôt une forme de servitude volontaire. La lutte contre le totalitarisme passe donc par la réanimation de la vie de l'esprit.

Le rejet de la notion économique de société

Arendt établit que le contenu de la notion économique de société constitue un changement par rapport à la conception de la *societas* politique romaine. La référence à la politique disparaît. La notion économique de la société vient de Smith et s'impose avec les développements de l'économie américaine. Smith fait reposer le tout de la société sur la division du travail et les échanges entre producteurs indépendants spécialisés. L'enquête de Smith sur l'origine de l'accroissement de la richesse des nations repose sur une analogie entre division du travail et échange. Tout se passe comme si les échangeurs faisaient partie d'une même collectivité, la société économique comme ensemble productif. Dès lors, la notion de société change de sens et s'apparente à une entreprise, une unité de production. Personne ne décide de faire partie de cette société, il n'y a pas de délibération, simplement les individus se retrouvent faisant partie de cette société. Ainsi l'économie se constitue en discipline autonome, fondée sur un questionnement propre, différent de celui de la philosophie politique. Cette société économique n'existe pas concrètement, elle est une découverte de théoricien. Elle relève non de l'observation d'êtres réels, mais d'une déduction logique. Arendt s'oppose vigoureusement à une telle représentation, notamment parce qu'elle est coupée de tout engagement volontaire et de ce qui le porte, le langage. Un intérêt général émerge insidieusement des intérêts particuliers. Erroné et malfaisant, pour Arendt. C'est une négation de la condition humaine de pluralité.

La naissance de l'être social

La discipline économique impose l'idée que les hommes constituent une unité de fait sans qu'il soit besoin ni de la fonder, ni de l'entretenir. En supposant cette unité, en l'imposant comme un préalable, la discipline économique se donne un fondement. Pour Arendt, ce n'est pas Marx qui a introduit la fiction communiste, mais bien les libéraux avec la main invisible. C'est à partir de ce projet, que le critère de classement des occupations humaines se trouve changé et qu'en haut on trouve désormais ce qui produit l'abondance de la société. L'activité de pensée et la parole se trouvent reléguées. L'opposition de Arendt à la notion économique de société ne doit pas être prise comme un combat entre disciplines. L'économie a contaminé toutes les disciplines sociales. Le problème réside dans la représentation de l'Homme qui en découle parce que celui-ci est réduit au statut de rouage. Le respect de cette réalité (imposée comme inévitable) enjoint à l'Homme de ne pas sortir de ce statut et exclut la possibilité du jugement. Par opposition, Arendt insiste sur l'action, c'est-à-dire la possibilité du miracle, la possibilité d'introduire des états de faits radicalement nouveaux.

Le monde commun

L'ensemble des objets fabriqués, qui durent plus longtemps que la vie des individus, qui peuvent se transmettre à la génération suivante, constituent le monde commun. L'homme a besoin de l'artifice humain du monde pour mener une vie singulière, une vie qui peut être racontée. Le rôle de la « patrie artificielle » est d'offrir aux hommes la possibilité d'un contact avec une patrie non mortelle d'êtres mortels. Il y a là un pressentiment d'une immortalité accomplie par des mains mortelles, liens entre ceux qui ont été et ceux qui seront. La durée de l'objet indique qu'il répond à quelque chose d'autre que la vie biologique. Si le monde artificiel protège de la précarité, il a besoin d'être protégé de l'assaut des nouveaux venus. Son existence est fragile. Ce monde ne peut exister que s'il est public. Il n'y a pas de qualité intrinsèque de l'objet ; c'est une scène qui rend possible ce phénomène, et le langage. Le domaine public, lieu du parler ensemble entre égaux, a été conçu à l'origine comme un espace d'immortalité des choses. Le désir d'immortalité est à la base des communautés politiques grecque et romaine. La raison d'être du domaine public est qu'il permet aux choses de devenir durables. Utiliser les mêmes mots fait exister un monde commun. En revanche, ce caractère commun du monde disparaît quand les mots deviennent des concepts tout faits.

Références

- Pouchol Marlyse (2007) "Arendt ou les limites des lois économiques", in Berthout Arnaud, Delmas Bernard & Demals Thierry [eds], *Y a-t-il des lois en économie ?* Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, pp. 623-641.
- Pouchol Marlyse (2011) "Capitalisme et disparition du monde commun : les apports d'Arendt", *Économies et sociétés série PE*, n° 44, Cahiers de L'ISMEA, n° 7/2011, pp. 1025-1026 ■